

Tulio Halperin Donghi

Révolution et guerre

Formation d'une élite dirigeante
dans l'Argentine créole



éditions
EHESS


Tulio Halperin Donghi

Révolution et guerre

**Formation d'une élite dirigeante
dans l'Argentine créole**

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Odile Begué

En temps & lieux



Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

Collection
En temps & lieux
54

www.editions.ehess.fr

Obra editada en el marco del Programa «Sur» de Apoyo a las Traducciones del Ministerio de Relaciones Exteriores y Culto de la República Argentina.

Ouvrage publié dans le cadre du Programme «Sur» de soutien aux traductions du ministère des Affaires étrangères, du Commerce international et du Culte de la République argentine.

L'édition révisée de *Revolución y Guerra. Formación de una elite dirigente en la Argentina criolla* a été initialement publiée en espagnol en 2005. Cette traduction est publiée en accord avec Siglo XXI Editores.

© 1972 et 2005, Siglo XXI Editores Argentina S. A. et Tulio Halperin Donghi

© 2013, Siglo XXI Editores Argentina S. A., pour l'avant-propos de l'auteur

© 2014, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, pour la traduction française et la préface de Juan Carlos Garavaglia

ISBN 978-2-7132-2455-3 • ISSN 1962-7505

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Tulio Halperin Donghi est né à Buenos Aires en 1926, au sein d'une famille d'intellectuels imprégnés d'une forte culture européenne¹. Il fait ses études secondaires au Colegio Nacional de Buenos Aires, le meilleur lycée public de l'époque, puis fait son droit (pour apaiser les inquiétudes paternelles) et, à la fois, étudie l'histoire à la faculté de philosophie et de lettres de l'université de Buenos Aires. Plus tard, il se rend en Europe et suit différents cours à l'université de Turin et, à Paris, à ce qui était alors la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE), dont il fut un étudiant fort apprécié par Fernand Braudel. Il obtient son doctorat à Buenos Aires avec une thèse sur les Morisques de Valence, dirigée par Claudio Sánchez Albornoz. Le livre qui en découle continue d'être, malgré les années, un classique sur le sujet². En 1955, il entre en tant que professeur à la faculté de philosophie et de lettres de l'université de Buenos Aires. Il le deviendra également à l'université du Littoral de Rosario, dont il sera nommé doyen de la faculté de philosophie. À Buenos Aires, il fonde avec José Luis Romero, le grand médiéviste argentin, le Centre d'études d'histoire sociale (Centro de Estudios de la Historia Social) et la chaire d'histoire sociale, à la faculté de philosophie et de lettres. La réforme du cursus de cette discipline rendait possible le choix entre différentes filières; celle dénommée « Histoire sociale » (*Historia social*) permettait – au grand dam des historiens académiques – de présenter jusqu'à dix matières en sociologie (ici, l'expérience de l'interdisciplinarité exigée par la VI^e section de l'EPHE était flagrante). Les cours dispensés par Romero, Halperin, Reyna Pastor et d'autres permettaient d'accéder aux meilleurs textes de l'histoire économique et sociale

1. Tulio Halperin a retracé les premières décennies de sa vie dans sa biographie intellectuelle (*Son memorias*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2008).
2. *Un conflicto nacional. Moriscos y cristianos viejos en Valencia*, 1^{re} édition, Valence, Institució Alfons el Magnànim, 1980. La thèse fut publiée en 1955 dans les *Cuadernos de Historia de España*, nos 23-24, édités par l'Instituto de Historia de España de l'université de Buenos Aires.

des années 1950-1960, publiés dans de petits cahiers à usage des étudiants³. Pour nous tous, apprentis historiens, ces cours étaient une véritable fête intellectuelle, quand bien même l'examen final aurait été très exigeant. La fête a rapidement pris fin lorsque les militaires firent irruption, en juin 1966, dans l'université, au cours de la tristement célèbre « nuit des longs bâtons », où la police fit pleuvoir ses coups sur les étudiants et les professeurs sans distinction. Tulio Halperin, en même temps que 1 400 autres professeurs, démissionnèrent de l'université et, pour la plupart, prirent le chemin de l'exil extérieur (ou intérieur, en abandonnant définitivement l'université). Pour lui, ce fut d'abord Oxford, puis Harvard et ensuite Berkeley, où il réside depuis 1971.

Qu'il me soit permis d'introduire ici, dans cette préface, une très brève évocation personnelle. En 1970, don Arnaldo Orfila Reynal, l'un des plus grands éditeurs latino-américains et le directeur général à l'époque des Éditions Siglo XXI à Mexico⁴, mit entre les mains des éditeurs argentins de Siglo XXI – parmi lesquels je me trouvais – un volumineux manuscrit de Tulio Halperin Donghi. Il requit notre opinion sur l'original et sa viabilité. Plusieurs d'entre nous connaissaient bien pratiquement toute son œuvre pour l'avoir lue et aussi pour avoir assisté, dans les années 1965 et 1966, à ses cours à la faculté de philosophie et de lettres. Enthousiasmés, le responsable de la production des Éditions, « Pancho » Aricó⁵, et son second – à savoir moi-même –, nous avons lu le manuscrit. Les cinquante premières pages nous ont suffi pour assurer à Orfila Reynal qu'il s'agissait là d'un livre exceptionnel. C'est ainsi que l'ouvrage, dont le titre figurant sur le manuscrit original était trop long, devint, en un après-midi de brainstorming entre plusieurs membres de la maison d'édition, *Revolución y guerra. Formación de una elite dirigente en la Argentina criolla*. La carrière du livre en Argentine – comme celle de son auteur en 1966 – fut interrompue en 1976, lorsque le 3 avril, quelques jours après le coup d'État du 24 mars qui installa la dictature la plus sanglante de l'histoire d'un pays pourtant fertile en ce genre d'expériences, les militaires fermèrent la maison d'édition, arrêtant deux de ses dirigeants. Les livres de Siglo XXI disparurent des

3. Je me souviens des textes de René Baherel, Marc Bloch, Pierre Goubert, Earl J. Hamilton, Witold Kula, Ernest Labrousse, Gino Luzzato, Jean Meuvret, Nicolaj Petrovič Ottokar, Michael Postan, Michel Rostovtzeff, Ernesto Sestan, Franck C. Spooner. D'autres cahiers comportaient les sources : Guibert de Nogent, Galbert de Bruges, *Crónica de Sahagún, Historia Compostelana*, Giovanni Villani, Thomas More, Karl Marx, Erich Aueberbach, Carlos Fuentes, etc.

4. Arnaldo Orfila Reynal (1897-1997) dirigea, à partir de 1948, le Fondo de Cultura Económica [FCE], la plus ancienne et prestigieuse maison d'édition d'Amérique latine, propriété de l'État mexicain. Il fut renvoyé du FCE dans les années 1960 pour avoir publié un livre de l'anthropologue Oscar Lewis, *Los hijos de Sánchez*, qui fut considéré comme une « insulte » à Mexico. Il fonda peu après les Éditions Siglo XXI.

5. José María « Pancho » Aricó (1931-1991), grand intellectuel argentin, est l'éditeur des *Cuadernos de Pasado y Presente*, et le meilleur spécialiste de l'œuvre d'Antonio Gramsci en Amérique latine, lorsque la lecture de cet auteur était loin d'être à la mode.

librairies, de même que ceux d'autres maisons d'édition soupçonnées d'« agiter » la pensée, et restèrent pendant de longues années dans les dépôts de ce qui était resté de la maison d'édition⁶. Il faudra attendre l'avènement de la démocratie, à la fin de l'année 1983, pour qu'étudiants et professeurs puissent à nouveau compter avec *Revolución y guerra*: ce n'est qu'alors que débute vraiment sa diffusion massive dans le monde universitaire argentin et latino-américain. Les nombreuses rééditions que le livre a connues en sont la preuve indiscutable⁷.

Le style de l'auteur est loin d'être simple, ses phrases subordonnées qui s'enchaînent sont devenues, depuis plus de quarante ans, le sujet de conversation des étudiants latino-américains – et la terreur des étudiants anglophones –, mais l'éditeur préféra, à l'époque, laisser l'original quasiment en l'état, car c'est là, en grande partie, que s'exprime clairement la richesse du texte. Un texte dense qui, comme toujours chez l'auteur, laisse entrevoir bien plus de ce qu'il dit littéralement, faisant souvent appel à un usage abondant des nuances. Et surtout, bien qu'il y ait, ici ou là, des citations de sources d'archives, il ressort clairement que la plupart du matériau de première main consulté n'apparaissent pas en note de bas de pages (avec le temps, lorsqu'on parcourt les mêmes archives, on s'aperçoit à quel point l'auteur les a étudiées à fond). Quoique l'original, comme nous l'avons dit, ait été remis à l'éditeur en 1970, Halperin lui-même raconte, dans son introduction à la première édition, que les débuts de son texte datent de la fin des années 1950. Et ceux qui ont suivi ses cours au milieu des années 1960 retrouvent en grande partie dans l'ouvrage l'enseignement dispensé à l'époque. Lorsqu'il débute son périple en Europe et aux États-Unis, après la débâcle universitaire de 1966, le livre connaît enfin son moment idéal d'écriture. La rédaction de ce texte doit être située aux alentours de ces dates ce qui, comme on le verra, n'est pas négligeable dès lors qu'on analyse l'œuvre en profondeur.

L'ouvrage s'ouvre par un chapitre qui nous présente l'état de la société et de l'économie *rioplatense* avant l'explosion de la révolution de 1810. Avec une introduction qui doit clairement à l'influence de Braudel, l'auteur brosse un tableau détaillé du territoire allant de Buenos Aires au Haut Pérou (limites de ce qui était alors la vice-royauté du Río de La Plata). Mais cette image spatiale est, dès l'abord même, une peinture fortement socialisée, où la relation entre l'espace et les sociétés qui le peuplent est toujours au cœur du récit. Ensuite, l'économie

6. Du moins eurent-ils la chance de ne pas finir sur le bûcher allumé par les militaires avec les milliers de volumes qui se trouvaient dans un dépôt du fonds éditorial du Centro Editor de América Latina, une autre maison d'édition qui « agitait » la pensée...

7. Les Éditions Siglo XXI préparent une nouvelle édition qui sera publiée presque simultanément à cette version française. Elle sera accompagnée d'une préface inédite de Halperin Donghi dont nous publions la traduction dans les pages suivantes. Nous remercions Carlos Díaz, directeur de Siglo XXI Argentina, pour les informations sur cette nouvelle édition ainsi que pour son aimable autorisation de publication de la nouvelle préface de Halperin (NdE).

prend toute sa place et, ici, comme il fallait s'y attendre, le tableau dépeint a été quelque peu renouvelé depuis la publication de l'ouvrage. Mais, et ceci montre son poids historiographique, ce renouvellement ne peut presque faire autrement que de partir des assertions de ce livre. On a très souvent l'impression de discuter constamment avec lui, que l'on s'y réfère ou non. Lorsque nous abordons entre collègues tel ou tel sujet, nous avons toujours le sentiment diffus que «Tulio l'a déjà dit». Je pense que ce qu'écrivait, dans un poème sarcastique, Manuel Mujica Láinez à propos de Borges est valable ici, c'est-à-dire qu'on a la conviction qu'il a déjà tout écrit. Son analyse de l'économie ouvre la voie à une étude approfondie de la société coloniale *rioplatense*, laquelle, encore aujourd'hui, nous paraît, dans ses grandes lignes, presque insurpassable dans sa richesse et ses nuances, allant des avatars de la condition ethnique dans le tissu social à la perspective de genre. Il fut l'un des premiers à mentionner la dure réalité des unités familiales dirigées par des femmes en milieu rural, ce qui est aujourd'hui pratiquement un lieu commun de la sociologie de genre latino-américaine. Mais Halperin le fait, comme à son habitude, sans dire qu'il s'agit d'une perspective générique (lorsqu'il commence à écrire son livre, cette perspective n'en était encore qu'à ses balbutiements dans l'historiographie). Par ailleurs, la constante comparaison avec la société espagnole de l'époque baroque (qu'il connaît de première main grâce à sa thèse sur Valence) confère un caractère bien défini à l'analyse de ce baroque *rioplatense* appauvri, de second ordre, bien loin des splendeurs de Lima et de Mexico, mais qui imprégna fortement la société locale. Un des sommets de ce premier chapitre évoque, en quelques phrases concises mais précises, l'importance des luttes politiques qui se livrent dans les coulisses de ce monde baroque, déjà présentes bien avant le choc de l'indépendance en 1810.

L'indépendance amena les guerres et celles-ci (qui durèrent plus de soixante ans dans la région) provoquèrent une commotion qui, comme dans le reste de l'Amérique ibérique, redessina presque entièrement le panorama de la vie sociale et économique de l'empire espagnol, y compris dans ce coin perdu du monde atlantique qu'était jusque-là le Río de La Plata. Les guerres, d'indépendance et civiles (par moments difficiles à distinguer du fait que les officiers «patriotes» et les «partisans du Roi» faisaient souvent partie des mêmes familles de l'élite blanche, alors que mulâtres, anciens esclaves et paysans indigènes constituaient invariablement la troupe dans les deux armées), eurent sur une société et une économie, relativement stables jusqu'alors, un impact formidable et durable. Halperin montre, de nouveau dans le cadre d'une description pleine de nuances, comment cet impact allait façonner les premières décennies du long processus de construction étatique qui conduirait péniblement les nations surgies sur les deux rives du Río de La Plata (Argentine et Uruguay) à constituer l'une des expériences les plus réussies de *State building* en Amérique latine – à l'égal du cas exceptionnel du Costa Rica. Surtout grâce à leur insertion réussie dans le marché mondial, processus dans lequel la

présence des marchands britanniques – qui apportaient non seulement de nouvelles marchandises mais aussi de nouvelles manières de commercer – était l'une des nouveautés les plus frappantes. C'était dans ces pays, comme Halperin le dit lui-même un jour, qu'une partie des promesses qui ouvrirent le cycle révolutionnaire semblait devenir une réalité. Mais ce chemin ne fut pas rectiligne, loin s'en faut, et à plusieurs reprises il sembla prendre la mauvaise direction et s'égarer complètement. L'auteur, dans les trois chapitres essentiels qui suivent l'analyse des conséquences de la rupture de l'ordre colonial, va s'arrêter minutieusement sur les différentes situations de lutte politique entre les divers clans familiaux de chaque province, et leurs rapports orageux avec toute tentative de construction d'un ordre « national ». Il est indispensable d'évoquer ici la façon dont il procédait dans ses séminaires, au milieu des années 1960, alors qu'il nous semblait incroyable qu'il puisse connaître avec tant de précision les faits et gestes des familles de l'élite des provinces. Halperin retraçait des histoires de réseaux, encore une fois sans les désigner ainsi, en montrant comment, très souvent, de vieilles disputes et aversions expliquaient, au moyen de tableaux sociaux et économiques comparés, la vie politique agitée des élites provinciales. Nous retrouvons dans le livre cette grande richesse descriptive, traduite ici de manière plus formelle et moins colloquiale (un art que Tulio Halperin manie avec un talent inégalé), mais également vivante.

La révolution provoquée par l'indépendance et ses guerres successives amenèrent aussi de nombreuses nouveautés dans le paysage qui dominait largement la période précédente. La militarisation de la vie sociale, la ruralisation du pouvoir – nettement associée au triomphe de l'élevage en tant qu'élément essentiel de l'économie, lequel reliait cette expérience sud-américaine à l'économie du monde atlantique – et, grâce à l'apparition de ceux que l'on nomme « caudillos », la relative démocratisation de ce pouvoir à fort ancrage rural, seront les conséquences directes des temps nouveaux. Démocratisation relative mais indéniable, car, à présent, pour triompher ou se maintenir dans la nouvelle politique *rioplatense* (et, par ailleurs, dans la plus grande partie de l'Amérique ibérique) le nombre de suiveurs – ou de suiveuses – compte autant que les ressources économiques, les liens familiaux et la réputation héritée du passé. Les travaux de Halperin⁸ sont les premiers à expliquer, moyennant une riche *sociological imagination*, comme l'a dit opportunément Wright Mills, la persistance du phénomène du caudillisme rural, si caractéristique de l'expérience latino-américaine du XIX^e siècle ; et il le fera sans recourir à des adjectifs dénigrants ou à des idéalizations totalement anachroniques. Issus en général de familles de notables, pas forcément riches, ces chefs triomphaient car, comme le rapportent les sources de l'époque, ils avaient « la voix parmi ces

8. Voir également à ce sujet son texte « El surgimiento de los caudillos en el marco de la sociedad rioplatense post revolucionaria », *Estudios de Historia Social*, Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, año 1, n° 1, octobre 1965, p. 121-149.

gens». Dans chaque province s'établit ainsi, autour d'un *cabildo*, un pouvoir local qui gravitait autour de la figure de l'un de ces caudillos, appartenant à ce secteur qui s'autodésignait comme les «gens décents», selon la terminologie de l'époque, servi par une poignée de bureaucrates, héritiers directs de la période coloniale. Ces pouvoirs locaux, où les caudillos et leurs clans familiaux alliés occupaient le centre indiscutable de l'arène politique, s'affrontaient régulièrement avec leurs égaux des provinces voisines, plongeant celles-ci dans une guerre qui semblait sans fin. Guerre qui, très souvent, épuisait les maigres ressources provinciales en hommes et en biens. Seule Buenos Aires, grâce à son rôle de charnière indispensable dans les relations avec le marché mondial (qui lui permettait de bénéficier des généreux revenus du commerce extérieur à travers le contrôle du seul port qualifié pour ces échanges), était en condition d'offrir un tableau différent. Après plusieurs tentatives manquées pour gouverner le vaste espace dont ils avaient hérité de la vice-royauté, les groupes dominants de Buenos Aires se soumirent, non sans résistance, à un caudillo rural très particulier, Juan Manuel de Rosas, typique représentant des gens décents, qui s'était patiemment bâti un pouvoir sur les masses rurales, grâce à son influence en tant que commandant des milices, et sur une grande partie du peuple urbain (surtout le secteur noir et mulâtre de la population urbaine, constitué par les «nations africaines»). Ce pouvoir lui permettra de gouverner pendant plus de vingt ans la Confédération argentine, une fragile fédération formée avec le reste des provinces, enfantée dans la douleur au cours des années comprises entre 1820 et 1830. C'est avec l'ascension, en 1832, de cet homme si passionnément discuté dans l'historiographie argentine, que s'achève le livre de Tulio Halperin.

Quel bilan pouvons-nous faire aujourd'hui de cette œuvre? Nous avons déjà avancé quelques éléments à ce sujet, mais nous tenterons de faire une évaluation plus précise. Je pense qu'aujourd'hui, à plus de quarante ans de sa rédaction, il faudrait surtout souligner un aspect de l'héritage de ce livre, à savoir *comment* sont rapportés les faits plutôt que les *faits* en eux-mêmes. C'est-à-dire comment écrire l'histoire, comment rendre compte de façon lisible, ne serait-ce que partiellement, de la multiplicité de la vie réelle dans le passé, tout en sachant qu'il ne peut s'agir que d'une exigence, et en acceptant de bonne foi qu'elle soit parfaitement hors d'atteinte. Toute l'œuvre de l'auteur – qui comprend plus d'une quinzaine d'ouvrages publiés – est une poursuite sans relâche de cet objectif impossible.

Juan Carlos GARAVAGLIA
Argelès-sur-Mer, août 2013.

Avant-propos

À la veille du quarantième anniversaire de la publication de *Révolution et guerre*, les Éditions Siglo XXI Argentine m'ont invité à fournir quelques indications sur la longue gestation du projet dont ce livre, paru en 1972, est l'aboutissement, en espérant qu'elles soient utiles à ceux qui en abordent la lecture aujourd'hui. C'est une invitation, pour qui a atteint un âge en soi trop enclin aux souvenirs, à laquelle il est très difficile de résister, comme le prouvent les pages qui vont suivre.

Révolution et guerre a été l'un des fruits tardifs d'un projet éditorial lancé par Arnaldo Orfila Reynal, directeur depuis 1948 du Fondo de Cultura Económica de Mexico. En 1957, il décide de publier un manuel d'histoire argentine suivant la division tripartite introduite en 1946 par José Luis Romero dans son *Historia de las ideas políticas en Argentina*: un texte court, manuscrit, laissé – en marge de ce projet – par Julio V. González, décédé en 1955, couvrirait la période *coloniale*, tandis que Romero et moi nous chargerions, en deux volumes guère plus longs, Romero de la période *alluviale*, qu'il a ajoutée aux deux périodes traditionnelles, et moi de la période qu'il a rebaptisée période *créole*.

J'ai répondu à cette marque de confiance inespérée par une acceptation immédiate, mais lorsque je me suis mis à réfléchir sur la manière de m'acquitter de cette tâche dans les délais prévus – deux ans, si mes souvenirs sont bons –, j'ai réalisé combien cette acceptation était téméraire. Et pas seulement parce que depuis 1956, dans le cadre de la reconstruction des universités argentines engagée après la chute du premier péronisme, ma carrière se déroulait, au sein et en dehors des institutions universitaires, dans un climat d'agitation constante qui m'empêchait de me concentrer sur ce projet comme je l'aurais voulu. Mais aussi parce que, à aucun moment, je n'avais pris conscience que la tâche qui m'attendait consistait, en effet, à écrire un livre, raisonnablement documenté, couvrant les trois quarts de siècle qui séparent la première invasion anglaise de la très brève guerre civile de 1880.

Non pas que j'eusse quoi que ce soit contre l'idée d'entreprendre une œuvre de cette nature; en même temps que je préparais lentement ce qui allait devenir *Révolution et guerre*, j'avais commencé et achevé la rédaction de l'*Historia contemporanea de América Latina*, publiée dans sa version italienne en 1968 et l'année suivante dans sa version originale espagnole. Envisager ce projet sous cet angle ne m'était plus possible après avoir développé une méthode de travail que je pensais avoir maîtrisée en 1954, en achevant ma thèse sur l'évolution du royaume chrétien et mauresque de Valence, depuis sa fondation en 1536 par la conversion forcée des musulmans valenciens jusqu'à l'expulsion de leurs descendants vers les territoires islamiques en 1609. Et ce n'est que progressivement que je découvris que le travail réalisé pour ces huit décennies de l'histoire du royaume de Valence, après une très intense mais rapide compilation de sources, allait exiger une étape préparatoire plus longue lorsqu'il s'agirait de se pencher sur ce territoire beaucoup plus vaste qui, durant les trois quarts du XIX^e siècle, devait devenir l'un des États successeurs de l'empire espagnol dans les Indes.

Si j'ai mis du temps à m'apercevoir que cela pouvait me poser un problème, c'est, en partie, à cause de ma participation active à la vie universitaire agitée de ces années-là; il m'était difficile dans ce contexte d'affronter cette étape préparatoire comme je l'avais fait en France et en Espagne au cours de quelques mois fébriles des années déjà lointaines de 1952 et 1953. Mais si je ne pouvais recourir pour ce nouveau projet au *modus operandi* qui m'avait si bien réussi pour ma thèse, rien ne m'empêchait d'appliquer les idées sur ce que devait être le travail spécifique de l'historien, qui m'avaient déjà guidé dans la préparation de cette œuvre. C'est ainsi, en effet, que j'allais procéder, même si je n'avais pas formulé ni ne m'étais formulé la plus importante de ces idées en préparant ma thèse, et pas même en abordant un travail similaire pour ce nouveau projet. En 1957 tout comme en 1952, j'aurais résumé cette idée par une phrase que Lucien Febvre aimait à répéter, à savoir que « dans les sciences humaines, il n'y a pas de disciplines, il y a des problèmes »; mais je ne percevais pas alors l'importance du corollaire qui découle de cette phrase axiomatique: en effet, elle signifie que la tâche de l'historien consiste à se renseigner sur une série de circonstances qu'il choisit parmi l'infinité d'événements que lui offre l'expérience, pour les intégrer dans un récit qu'il jugera suffisamment fiable lorsqu'il décidera de le soumettre au jugement de ses confrères.

Le fait que la phrase de Febvre, ainsi formulée, évoquât un *modus operandi* difficile à différencier de celui que préconisait Leopold von Ranke vers le milieu du XIX^e siècle, lequel, sous l'étiquette d'*histoire événementielle*, était énergiquement combattu depuis les pages des *Annales*, fondées conjointement par Febvre et Marc Bloch, ne représentait pas un problème. Cette polémique, en réalité, affrontait les effets tardifs d'un courant historiographique qui, de plus en plus enlisé dans la routine, avait renoncé à explorer la dimension complexe des faits qu'il continuait, diligemment, à accumuler. Mais ce que Febvre préférait ignorer c'est qu'il fixait

ainsi un objectif à l'historien bien différent de l'objectif de ceux qui cultivent ces sciences humaines depuis 2 500 ans, avec lesquels la fille de la muse Clio avait peu à peu appris à cohabiter. Bien entendu, il s'en rendait parfaitement compte, et il n'eut de cesse de rechercher une cohabitation qui, dans la pratique, puisse rendre justice aussi bien aux objectifs de cette discipline archaïque, qu'à ceux de ces nouvelles sciences ; mais cet axiome, irréfutable en soi, n'offrait pas pour autant une orientation aussi claire qu'il aurait voulue à ceux qui tentaient d'apprendre sous sa direction le métier d'historien.

Et ce d'autant moins depuis que Fernand Braudel avait pris en main la gestion de l'héritage des *Annales* ; car Braudel ne reconnut jamais dans les faits qu'entre les objectifs de cette discipline archaïque et ceux des nouvelles sciences, il pût y avoir des différences qui avaient besoin d'être conciliées, convaincu comme il l'était que la fantasmagorie incessante que déroule sous nos yeux l'*histoire événementielle* n'a de sens (ou peut-être révèle son non-sens absolu) que si l'historien la laisse de côté pour pénétrer dans les couches plus profondes de la réalité, où il peut enfin découvrir le fonctionnement du monde. De sorte que ceux qui avaient fait leur apprentissage d'historiens dans cette école durent prouver la validité de cet axiome en s'efforçant de l'appliquer à leur travail, et en ce qui me concerne à l'étude du royaume chrétien et mauresque de Valence ; j'essaie depuis lors de pratiquer mon métier tel que je l'ai appris à ce moment-là.

Je n'ai pas tardé à m'habituer à l'idée que ce projet dont le fruit devait être la *période créole* allait me prendre beaucoup plus de temps que celui qu'Orfila m'avait accordé. Mais le fait que, dans ces années-là, sous sa gestion, la maison d'édition mexicaine avait connu un essor vertigineux, me facilita la tâche. Car, tout en renforçant le projet d'actualisation culturelle, qui avait caractérisé Siglo XXI dès l'origine, Orfila en lançait un autre, non moins ambitieux, d'exploration systématique de la thématique et de la problématique hispano-américaine, mais faisait preuve face à ce projet décidément mineur d'une curiosité si discrète qu'elle pouvait être interprétée comme un geste de simple courtoisie (encore en 1964, lors de ma première visite à Mexico, alors que je lui annonçais que le projet originel avait subi des modifications, il me manifesta, avec la même courtoisie, son approbation immédiate et son intention d'intégrer *Révolution et guerre* à la collection « Tierra Firme »).

C'était, par ailleurs, le rythme de travail que m'imposait la situation dans laquelle je me trouvais qui m'empêchait de consacrer en exclusivité des périodes considérables de mon temps aux sources. Mais c'était la nature du sujet que j'avais décidé d'étudier qui me l'imposait encore plus fortement. À la différence du sujet de ma thèse sur le royaume de Valence, centré sur un processus unique – sans doute complexe et à multifacettes, bien que se déroulant pratiquement en vase clos –, ce nouveau sujet abordait l'entrelacement de multiples processus, depuis la crise finale d'un système impérial multiséculaire et son impact aussi bien sur l'équilibre ethnique, économique et militaire entre les régions qu'il avait dominées

– de Quito à Buenos Aires – que sur le climat changeant des idées et des idéologies, qui avait accompagné le passage de l'autorité de la monarchie catholique à celle d'une vingtaine d'États successeurs, à partir de l'essor d'un nouvel ordre économique et commercial dans l'espace atlantique avec la modernisation de plus en plus rapide des techniques de transport et de communication de longue distance, et d'autres encore. Un travail préparatoire s'imposait alors, qui, avant de fournir le récit sur le changement que ces processus ainsi entremêlés avaient introduit dans le territoire où allait surgir la République argentine, devait explorer chacun d'entre eux séparément.

C'est ainsi que j'ai envisagé ce travail dont, à partir de 1961, deux publications – cette année-là, un opuscule qui présentait un tableau encore très braudélien de *El Río de la Plata al comenzar el siglo XIX*, dans la série de monographies publiées par le Centre d'études d'histoire sociale que dirigeait Romero à l'université de Buenos Aires, et l'année suivante le livre *Tradición política española e ideología revolucionaria de Mayo*, que les Éditions Eudeba intégrèrent à leur collection « Biblioteca de América » – offrirent les premiers résultats. C'était sans doute une méthode qui multipliait les tentations de s'écarter de la route à quelque détour du chemin ; la première de ces publications put être incorporée, avec à peine quelques retouches, au texte de *Révolution et guerre* ; dans le livre publié par Eudeba, mon exploration du sujet dépassait largement ce qui aurait été strictement nécessaire dans le cadre du projet auquel je n'avais pas renoncé.

Cependant, à ce moment-là, une intuition de ce que nous pourrions appeler le processus argentin vers l'État-nation, si différent de celui des autres États successeurs, me protégeait déjà du danger d'un déraillement total ; cette intuition, trop vague pour pouvoir en tracer une image suffisamment précise, m'encouragea à poursuivre. J'étais aussi stimulé par le discours du courant révisionniste qui, bien que ne proposant aucune réponse raisonnable, avait le mérite incontestable de rappeler avec insistance aux historiens argentins quels étaient les problèmes auxquels ils auraient dû s'intéresser.

J'ai mis encore des années à découvrir que, pour aborder cette énigme, je devais considérer comme facteur déterminant, pour employer un terme en vogue à l'époque, de ce vaste processus la substitution du centre extérieur du développement, constitué, depuis la conquête espagnole, par l'Altiplano minier pour les futures régions argentines du Littoral et de l'Intérieur, par un autre centre transatlantique, qui situait le centre de gravité de la future nation dans les basses terres jusqu'alors partiellement colonisées. En 1960, l'une des bourses du Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas (Conicet) nouvellement créée dans le domaine des sciences sociales me permit de passer plus de six mois à Londres et un mois supplémentaire à Paris, pour explorer le thème de l'« Inglaterra en la sociedad y la economía argentinas (1780-1914) ». L'examen des archives du Foreign Office me persuada que l'image de la diplomatie britannique proposée

par Charles Dickens en décrivant le *Circumlocution Office*, dans *Little Dorrit*, tout comme, au siècle suivant, le portrait de l'*Envoy Extraordinary* tracé par Evelyn Waugh dans *Black Mischief*, sont moins calomnieux que ne le suggèrent leurs traits grossièrement caricaturaux, et que les succès des diplomates britanniques tenaient beaucoup moins à l'astuce diabolique que les révisionnistes aimaient à leur prêter qu'aux excellentes cartes qu'ils eurent en main pendant plus d'un siècle. La découverte décevante de la pauvreté informative, conséquence de cette incurable paresse intellectuelle (les agents consulaires à Buenos Aires, par exemple, avec une fréquence déplorable, considéraient avoir fait leur devoir en copiant les informations mensuelles sur les arrivages et les départs des bateaux publiées en espagnol par la *Gaceta Mercantil* et en anglais par le *British Packet*), fut largement compensée par la richesse d'autres sources. Celles-ci me permirent, non seulement de me faire une idée précise des diverses modalités de l'insertion commerciale et financière, totale jusqu'en 1880 et plus épisodique jusqu'à la Grande Guerre, d'abord des Provinces unies puis de la République argentine, dans la nouvelle économie atlantique, mais aussi d'examiner sous des angles auparavant insoupçonnés, certaines de leurs répercussions directes et indirectes dans les territoires du Río de La Plata.

En attendant, et sans avoir eu besoin pour autant d'aborder ce travail de manière organisée, j'ai eu, au fil du temps, de nombreuses occasions de m'intégrer à la communauté des historiens latino-américains qui développaient leurs recherches sur des thèmes spécifiques dans un cadre englobant tout le sous-continent. Parmi eux, dans la promotion à laquelle j'appartiens et encore dans la suivante, ils étaient nombreux à avoir fait, comme moi, leur apprentissage à l'École¹ sous l'impérieuse direction de Braudel. Il faudra encore plusieurs décennies pour que les problèmes liés à la formation des États-nations nés de l'écroulement des empires ibériques cessent de dominer la thématique de cette communauté. À l'époque, au milieu des critiques les plus acerbes envers la manière dont ce sujet avait été abordé depuis la fondation des historiographies nationales des États successeurs, la nouvelle problématique introduite par le bref essor de l'économie du développement vint confirmer la prépondérance de ce cadre national en la fondant sur de nouvelles bases. Mais l'idée plus précise du vaste espace hispano-américain dans lequel ces processus parallèles s'étaient déroulés avait déjà introduit, dans l'étude de ce sujet, une dimension comparative qui contribua pour beaucoup à enrichir l'image de ce qui faisait la particularité de chacun d'entre eux, et qui, sans aucun doute, marqua fortement le récit déployé dans *Révolution et guerre*.

La crise subie en 1966 par les universités argentines allait changer le cours de nombreuses carrières, dont la mienne. Au moment où elle éclata, j'avais une idée parfaitement claire de l'argument que j'allais développer dans le livre qui, aujourd'hui, connaît une nouvelle édition, et j'avais avancé dans sa rédaction

1. L'École pratique des hautes études (EPHE) (NdT).

au-delà du premier chapitre. Mais la plus grande partie du corps de l'ouvrage sera écrite à Brookline, Massachusetts, où m'avait conduit ma désignation comme lecteur à l'université voisine de Harvard. J'ai mis encore des années à assumer que ma carrière en Argentine était terminée à tout jamais, et lorsque j'écrivis *Révolution et guerre*, j'eus l'impression de vivre dans des sortes de limbes, en compagnie de figures du passé et d'autres de connaissance récente mais qui partageaient le même sort. Je ne sais si cet état d'esprit, qui anticipait un peu la mélancolie avec laquelle j'ai fini par accepter qu'en 1966 le cours de ma vie eût définitivement changé, se trouve reflété dans ses pages.

Tulio HALPERIN DONGHI
Berkeley, Californie, 2 février 2013.

Table des matières

Préface de Juan Carlos Garavaglia	7
Avant-propos	13
Prologue	19
Première partie – Le cadre du processus	23
Chapitre premier – Le Río de La Plata à l’aube du XIX^e siècle	25
Stabilité de l’Intérieur	28
L’ascension du Littoral	39
Buenos Aires et l’essor commercial	52
Une société moins renouvelée que son économie	63
Chapitre 2 – La révolution et la désarticulation de l’économie	87
Mutilation et fragmentation de l’espace économique colonial	87
Le poids grandissant de l’État	95
Décomposition des structures commerciales prérévolutionnaires	105
Seconde partie – De la vice-royauté aux Provinces unies du Río de La Plata	133
Chapitre 3 – La crise de l’ordre colonial	135
La guerre et l’affaiblissement du lien impérial	135
Les invasions anglaises ouvrent la crise institutionnelle	148
La révolution	172

Chapitre 4 – La révolution à Buenos Aires	181
Naissance d'une vie politique	181
La crise de l'administration	199
La direction révolutionnaire face à l'armée et à l'élite économique-sociale urbaine	213
« Fin de la révolution, début de l'ordre »	247
Chapitre 5 – La révolution dans le pays	261
La révolution dans l'Intérieur	261
L'autre révolution : Artigas et le Littoral	291
Chapitre 6 – La dissolution de l'ordre révolutionnaire	327
Fragmentation politique (1819-1821)	327
1820 à Buenos Aires : ruine et résurrection	350
L'« heureuse expérience » de Buenos Aires	363
Conclusion – Les legs de la révolution et de la guerre, et l'ordre politique de l'Argentine indépendante	391
« Barbarisation » du style politique, militarisation et ruralisation des bases du pouvoir	391
Les maîtres et les administrateurs du pouvoir	397
La recherche d'une nouvelle cohésion	405
Index	417

Chez le même éditeur
Ouvrages sur l'Argentine

L'affaire Bomarzo

Esteban BUCH

2011. Collection « Cas de figure »

Voici sous forme de chronique le récit d'un des scandales musicaux les plus spectaculaires du xx^e siècle: l'affaire Bomarzo est une histoire de censure d'un opéra sous la dictature argentine. En déroulant les différents fils de l'affaire – esthétique, politique, moral, culturel –, Esteban Buch nous plonge dans la création même de cette œuvre et dans le contexte politique et social des dictatures argentines. Il nous fait revivre l'ampleur et la complexité du débat que suscita cette censure, la perversité des effets de moralisation de la vie publique, le rôle de l'Église catholique. Il livre ainsi une analyse fine et vivante des liens entre art, sexe, morale et État. Publié initialement en espagnol, la traduction de ce livre par l'auteur, argentin, revêt un sens à la fois personnel, scientifique, et politique. « Dans cette affaire, pour la dernière fois jusqu'à ce jour, musique et État ont formé autour de l'œuvre d'Alberto Ginastera un nœud où se reflète le labyrinthe de la culture argentine. »

La monnaie dévoilée par ses crises (vol. 1)

Bruno THÉRET (ed.)

2008. Collection « Civilisations et sociétés »

Villes nomades du Nouveau Monde

Alain MUSSET

2002. Collection « Civilisations et sociétés »

Les hommes de la pampa

Juan Carlos GARAVAGLIA

2000. Collection « Civilisations et sociétés »

Articles

« L'organisation des souverainetés provinciales dans l'Amérique indépendante »

Geneviève VERDO, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2014/2 (69^e année)

« Centaures de la pampa. Le gaucho, entre l'histoire et le mythe »

Raúl O. FRADKIN, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 1/2003

« Cultura política y poder eclesiástico. Encrucijadas para la construcción del Estado laico en Argentina »

Juan Cruz ESQUIVEL, *Archives de sciences sociales des religions*, n° 2/2009

« Les héritiers de la terre. Famille, patrimoine et reproduction sociale dans la Pampa argentine (XIX^e-XX^e siècle) »

Blanca ZEBERIO, *Études rurales*, n° 169-170 (2004)

Dans la collection
« En temps & lieux »

Les intermittences du temps

Lire Alphonse Dupront
Sylvio Hermann De Franceschi
2014

Après la Grande Guerre

*Comment les Amérindiens des États-Unis
sont devenus patriotes (1917-1947)*
Thomas Grillot
2014

Français ?

*La nation en débat entre colonies et métropole
(XVI^e-XIX^e siècle)*
Cécile Vidal (ed.)
2014

De paroles et de gestes

Constructions marranes en terre d'Inquisition
Natalia Muchnik
2014

L'or et la liberté

*Une histoire spatiale des États-Unis
après la guerre de Sécession*
Nicolas Barreyre
2014

*L'invention de l'hystérie au temps
des Lumières (1670-1820)*

Sabine Arnaud
2014

La fanfare du négus

Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e-XX^e siècles)
Boris Adjemian
2013

Le cœur politique des mères

*Analyse du mouvement des mères
de soldats en Russie*
Anna Colin Lebedev
2013

Le vif saisit le mort

*Funérailles, politique et mémoire en France
(1789-1996)*
Avner Ben-Amos
2013

Les sombres précurseurs

*Une sociologie pragmatique
de l'alerte et du risque*
Francis Chateauraynaud & Didier Torny (eds.)
2013

Le nouvel idéal politique

*Enquête sur la pertinence des théories actuelles
de la démocratie*
Edwige Kacnelnabogen
2013

Les nouveaux guérisseurs

*Biographies de thérapeutes au temps
de la globalisation*
Laurent Pordié & Emmanuelle Simon (eds.)
2013

Conjurer la guerre

*Violence et pouvoir à Houaïlou
(Nouvelle-Calédonie)*
Michel Naepels
2013

Rituels du pouvoir à Lima

De la Monarchie à la République (1735-1828)
Pablo Ortemberg
2012

Nuits savantes

Une histoire des rêves (1800-1945)
Jacqueline Carroy
2012

Le purgatoire

*Fortune historique et historiographique
d'un dogme*
Guillaume Cuchet (ed.)
2012

Servir sans guérir

Médecine palliative en équipe mobile
Émilie Legrand
2012

Catholicisme en tensions

Céline Béraud, Frédéric Gugelot
& Isabelle Saint-Martin (eds.)
2012

-
- Écrits d'Amérique*
Maurice Halbwachs
Édition établie et présentée
par Christian Topalov
2012
- Les épreuves de l'asile*
Associations et réfugiés face
aux politiques du soupçon
Estelle d'Halluin-Mabillot
2012
- Adopter et transmettre*
Filiations adoptives dans
le judaïsme contemporain
Sophie Nizard
2012
- Rare*
Sur la cause politique
des maladies peu fréquentes
Caroline Huyard
2012
- Les secrets des faux sorciers*
Police, magie et escroquerie à Paris
au XVIII^e siècle
Ulrike Krampfl
2011
- Les dieux, les paroles et les hommes*
Rituels dans une communauté
maya du Chiapas
Hélios Figuerola Pujol
2011
- Évariste Galois*
La fabrication d'une icône mathématique
Caroline Ehrhardt
2011
- À vos ordres ?*
La relation d'autorité dans l'armée française
de la Grande Guerre
Emmanuel Saint-Fuscien
2011
- Définir la fiction*
Du roman au jeu d'échecs
Olivier Caïra
2011
- La banqueroute de l'État royal*
La gestion des finances publiques
de Colbert à la Révolution française
Marie-Laure Legay
2011
- Pékin à l'ombre du Mandat Céleste*
Vie quotidienne et gouvernement urbain
sous la dynastie Qing (1644-1911)
Luca Gabbiani
2011
- Imaginaire des Balkans*
Maria Todorova
2011
- Henri Herz, magnat du piano*
La vie musicale en France au XIX^e siècle
(1815-1870)
Laure Schnapper
2011
- L'introuvable complot*
Attentat, enquête et rumeur
dans la France de la Restauration
Gilles Malandain
2011
- L'autre public des matchs de football*
Sociologie des supporters à distance
de l'Olympique de Marseille
Ludovic Lestrelin
2010
- La frontière au village*
Une identité catholique allemande
au temps des Lumières
Christophe Duhamelle
2010
- Les chemins de la mobilité*
Migrants de Tunisie et marché du travail
parisien depuis 1956
Anne-Sophie Bruno
2010
- Histoire d'une drogue en sursis*
L'opium à Canton,
1906-1936
Xavier Paulès
2010
-

-
- Histoire de la pollution industrielle*
France, 1789-1914
Geneviève Massard-Guilbaud
2010
- L'engagement ethnographique*
Daniel Cefai (ed.)
2010
- Monarchie et identité nationale en Italie*
(1861-1900)
Catherine Brice
2010
- Peines de guerre*
La justice pénale internationale
et l'ex-Yougoslavie
Isabelle Delpla & Magali Bessone (eds.)
2010
- Devenir métropolitain*
Politique d'intégration et parcours de rapatriés
d'Algérie en métropole (1954-2005)
Yann Scioldo-Zürcher
2010
- Les douleurs de l'industrie*
L'hygiénisme industriel en France, 1860-1914
Caroline Moriceau
2009
- Des liens et des transferts entre générations*
André Masson
2009
- La part d'ombre de l'État de droit*
La question carcérale en France
et en République fédérale d'Allemagne
depuis 1968
Grégory Salle
2009
- Compter et classer*
Histoire des recensements américains
Paul Schor
2009
- Reliques modernes*
Cultes et usages chrétiens des corps saints
des Réformes aux révolutions
Philippe Boutry, Pierre Antoine Fabre
& Dominique Julia (eds.)
2009, 2 vol.
- Écologie sociale de l'oreille*
Enquêtes sur l'expérience musicale
Anthony Pecqueux & Olivier Roueff (eds.)
2009
- La roue de la fortune*
Le destin d'une famille d'usuriers lombards
dans les Pays-Bas à l'aube des Temps modernes
Myriam Greilsammer
2009
- Le travail à-côté*
Une ethnographie des perceptions
Nouvelle édition revue et augmentée
Florence Weber
2009
- À l'épreuve du sang contaminé*
Pour une sociologie des affaires médicales
Emmanuelle Fillion
2009
- Fictions du pouvoir chinois*
Littérature, modernisme et démocratie
au début du XX^e siècle
Sebastian Veg
2009
- Chronique d'une ascension sociale*
Exercice de la parenté chez de grands officiers
(XVI^e-XVII^e siècles)
Claire Chatelain
2009
- La fin de la pauvreté?*
Les experts sociaux en guerre contre la pauvreté
aux États-Unis (1945-1974)
Romain Huret
2008
-

